

SELECTION EDUCATEUR SPECIALISE

Epreuve écrite du samedi 31 janvier 2015

Durée : 3 heures

CONSIGNES :

Après avoir lu attentivement l'article de Martine Fournier paru dans la revue Sciences Humaines, n°223, Février 2011.

- ✓ Vous rédigerez une synthèse où vous exposerez les idées de l'auteur.
- ✓ En tenant compte de l'ensemble du texte, vous commenterez la citation suivante de l'auteur en faisant valoir un positionnement personnel, argumenté au regard de vos connaissances, de vos expériences personnelles et/ou professionnelles :

« En définitive, les êtres humains du XXI^e siècle seraient-ils devenus plus altruistes que leurs ancêtres ? »

(8 pages maximum/2 copies doubles)

Le temps des bons sentiments

Jean-Marie Théodat avait construit sa vie en France. Ce Haïtien devenu professeur agrégé de géographie et maître de conférences à la Sorbonne a décidé de «*lever l'ancre* (i)». Après le séisme survenu dans son île natale en janvier 2010, il a abandonné le confort d'une vie professionnelle et familiale réussie pour revenir en Haïti où il s'est installé sous une tente. «*Le réconfort que j'apporte importe plus que la précarité* », écrit-il dans son blog où il relate le quotidien de ce petit pays dévasté par le tremblement de terre. Et il a décidé d'y rester pour remettre sur pied l'enseignement supérieur.

Les bataillons d'aidants sociaux

Odon Vallet, historien français des religions, consacre depuis dix ans un héritage substantiel légué par son père à doter de bourses des étudiants sans ressources, du Bénin ou du Viêtnam ou de tous les pays du monde. Il s'est vu attribuer par le journal *Capital* « la médaille de l'altruisme ». Bill Gates a choisi de verser à plusieurs fondations la quasi-totalité d'une fortune de quelque 30 milliards de dollars plutôt que de la transmettre à ses enfants ... Avec Warren Buffet, ils sont devenus des « philanthropes planétaires » qui multiplient les programmes de soin, les constructions d'hôpitaux, la distribution de médicaments et d'équipements aux quatre coins de la planète ...

Téléthon, Sidaction, jeux télévisés à haut budget dans lesquels les candidats jouent pour le bénéfice d'associations de malades, d'enfants handicapés, pour financer la recherche médicale ou assister les plus démunis..., on ne compte plus les manifestations et les actions qui s'inscrivent dans ce qui paraît être devenu la grande cause de ce début de XXI^e siècle, la cause humanitaire.

Et ce ne sont pas seulement des milliardaires, des gens illustres, des acteurs et autres vedettes de la scène médiatique qui s'engagent dans ce déploiement spectaculaire. Partout dans la société se multiplient des initiatives en direction des « sans », sans-abri, sans-papiers, sans-famille, venues de ces « Robin des bois » des temps modernes qui bénéficient de la bienveillance de l'opinion (ii). Alcooliques anonymes, SOS amitié ..., des bataillons de bénévoles répondent au téléphone. Dans les villes, les quartiers, les villages, explique le sociologue Serge Guérin, on peut mesurer « *l'impact des dynamiques de proximité, la densité des actes en dehors de toute rationalité économique* (3) ». Des microsolidarités s'inventent comme le covoiturage ou les échanges de voisinage et toute sorte d'aides informelles. À tel point qu'est apparu un nouveau terme, pour qualifier les « aidants sociaux » qui consacrent une partie de leur temps à rendre service à leurs proches comme à de parfaits inconnus.

Les intellectuels s'y sont mis aussi ces dernières années. Confiance, empathie, solidarité, coopération, sollicitude et *care* (article p. 44), altruisme, et même *Éloge de la gentillesse* (Emmanuel Jaffrelin, 2010), qualité longtemps attribuée aux faibles d'esprit ou aux hypocrites, figurent parmi les titres qui s'étalent sur les rayonnages des libraires. Ils sont publiés par des philosophes et des auteurs des sciences humaines... Régis Debray connu pour sa plume généralement trempée dans l'acide signe en 2009 *Le Moment fraternité* ; Michela Marzano en appelle à une société de confiance (*Le Contrat de défiance*, 2010) ; Frédéric Worms ou Jean-Philippe Pierron, eux aussi philosophes, invitent à une éthique du soin ; on revisite l'histoire de la morale solidariste (article p. 48). Un biologiste du Collège de France annonce *Le Temps de l'altruisme* (Philippe Kourilsky, 2010), tandis

que les psychologues décortiquent les bienfaits de l'empathie (Serge Tisseron, 2010) et que des éthologues en dévoilent les manifestations dans la nature animale. [...]

Une emphase compassionnelle

Fin 2010, le sociologue Didier Fassin publie une vaste analyse critique, sur ce qui est pour lui devenu une morale « intouchable » du temps présent, un nouvel ordre humanitaire mondial (6). Les études de cas qu'il présente (à partir d'enquêtes ethnographiques) exposent des situations apparemment très différentes : mise en place de lieux d'écoute pour toxicomanes dans les banlieues françaises, distribution d'aides d'urgence aux chômeurs, régularisation des étrangers sans-papiers pour raison médicale, mais aussi aide internationale aux victimes de catastrophes (tsunami, séismes de Turquie et d'Haïti, ouragans Mitch et Katrina), lutte contre le sida en Afrique du Sud... Sa démarche consiste à montrer comment une « morale humanitaire » s'est inscrite, progressivement depuis une vingtaine d'années, dans les législations nationales et dans le droit international. Le jeu et l'interaction des associations, ONG et des autorités ont abouti à la mise en place de ce qu'il appelle un « gouvernement humanitaire ».

De nombreux argumentaires analysent ce changement de posture comme une réaction aux méfaits des temps contemporains. Les violences extrêmes qui ont ponctué le XX^e siècle ; les crises économiques et sociales qui secouent les sociétés depuis une trentaine d'années dans un contexte de libéralisation économique où les Etats providence seraient, pour certains, devenus défaillants ; le délitement du lien social dans des sociétés hyperindividualistes ;

la séduction du marché dans lequel des individus parfaitement égoïstes seraient entièrement voués à la pression des discours publicitaires et à l'effet anesthésiant des médias (7) ...

Certes une part de ces représentations ont leur responsabilité dans le changement de focale auquel nous assistons. A tel point, explique Fassin, qu'aujourd'hui, « *on préfère parler de souffrance et de compassion plutôt que d'intérêt et de justice* », que tout un vocabulaire des sentiments moraux - la misère, les victimes, l'exclusion, les traumatismes ... - lié à la santé mentale s'est imposé dans les discours, la littérature scientifique et la morale politique, dans une sorte d'« inflation doloriste ». Dans *La Fatigue d'être soi* (1999), le sociologue Alain Ehrenberg parlait déjà d'une « *vogue de la souffrance* », comme contrepartie de l'émancipation individuelle. Fassin, comme bien d'autres, ne manque pas de se demander, si dans cette « emphase affective », la compassion ne permet pas de faire l'économie d'actions plus exigeantes. Mais s'il considère que le nouveau gouvernement humanitaire des sociétés « allège du poids d'un ordre mondial inégal », l'idéologie humanitaire est, quoi qu'il en soit, devenue notre manière d'appréhender le monde.

En définitive, les êtres humains du XXI^e siècle seraient-ils devenus plus altruistes que leurs ancêtres ? Dans un monde contrasté, où chaque jour nous donne à voir des manifestations de gentillesse et de méchanceté, de générosité et d'égoïsme, de compassion et de violence, qui pourrait se hasarder à une telle affirmation ? Ne sommes-nous pas nombreux à donner un jour une pièce ou un chèque-déjeuner au SDF qui nous croise, pour la refuser le lendemain à un autre ? [...]

L'image d'une belle personne

En outre, l'altruisme ne se cantonne plus au cercle des proches (la famille, le groupe, le quartier). Sur une planète mondialisée, médiatisée, **googelisée**, il s'étend à tous les malheureux de la Terre, qu'ils soient en bas de notre immeuble ou à des milliers de kilomètres. « Dans un monde où les identités sont multiples, métisses, évolutives, le don et les actes solidaires appartiennent précisément aux espaces d'ouverture qui fondent l'individu moderne (...). Le souci de l'autre, la sensibilité, la bonté participent pleinement de la construction identitaire », affirme Guérin.

En fait, plutôt qu'un retour de la morale (qu'elle soit issue de la religion ou des philosophes rationalistes), ce serait plutôt une nouvelle forme de lien social que les individus seraient en train de tisser. D'autant qu'en nous rendant sensibles aux intérêts d'autrui, nous donnons aux autres l'image d'une « belle personne », ce qui a pour avantage de fortifier notre estime de soi. Adam Smith n'affirmait-il pas que « l'homme naturellement désire non seulement être aimé, mais être aimable »?

Martine FOURNIER

(1) **Jean-Marie Théodat**, « lever l'ancre », *XXI*, n°11, 2010.

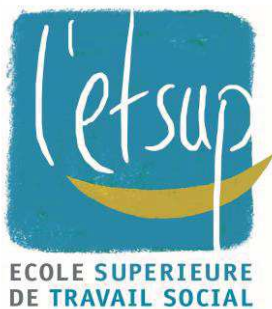
Disponible sur <http://radiofrance-blogs.com/radio-ibo/2010/04/28/viva-melovivi>

(4) **Voir Julien Damon**, *Questions sociales et questions urbaines*, Puf, 2010

(3) **Serge Guérin**, *De l'Etat providence à l'Etat accompagnant*, Michalon, 2010

(6) **Voir Jean-François Dortier**, « Gaïa et la nouvelle version du vivant », *les Grands Dossiers des sciences humaines*, n°19, juin-juillet-août 2010

(7) **Serge Guérin**, op. cit.



SELECTION EDUCATEUR SPECIALISE

Epreuve écrite du samedi 18 janvier 2014

Durée : 3 heures

CONSIGNES :

Après avoir lu attentivement l'article de Camille NOUR paru dans la revue Lien Social, n°1121, octobre 2013.

- ✓ Vous rédigerez une synthèse où vous exposerez les idées de l'auteur.
- ✓ En tenant compte de l'ensemble du texte, vous commenterez la citation suivante de l'auteur en faisant valoir un positionnement personnel, argumenté au regard de vos connaissances, de vos expériences personnelles et/ou professionnelles :

« Dans ce climat délétère où la montée des extrêmes s'immisce en dehors et dans les institutions, le rôle du travail social n'est pas de le réguler, mais de détricoter ces pratiques pour recréer du lien social et de la solidarité. Car personne n'est à l'abri de rien. »

(8 pages maximum/2 copies doubles)

Racisme chez les travailleurs sociaux

Autrefois tu, le racisme au sein des institutions tend, comme dans le reste de la société française, à se montrer au grand jour. Inquiétant quand il s'affiche dans les structures chargées d'accueillir les mineurs isolés étrangers.

La polémique estivale suite à l'arrêté du 24 juillet ⁽¹⁾ du président (UDI union des démocrates et indépendants) du conseil général de la Mayenne, Jean Arthuis, qui décidait de ne plus accueillir les mineurs isolés étrangers dans son fief, n'a pas permis de redonner à cette question toute sa dimension politique, sociale, et institutionnelle. Car ce n'est pas l'affaire d'une personne, d'une institution ou d'un pouvoir, de décider de l'accueil de jeunes considérés en danger, en souffrance, qui pour se protéger font parfois le choix de l'exil par la contrainte.

Il y a des lois, des conventions entre les pays qui cadrent et bordent l'accueil de ces jeunes. La Convention internationale relative aux droits de l'enfant (la CIDE) du 20 novembre 1989 permet notamment la reconnaissance et la protection des droits spécifiques des enfants. Son article 3-1 dit que : « Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociale, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale. » ⁽²⁾

Bien avant de poser ses valises dans la chambre d'une institution de la protection de l'enfance, le mineur isolé doit être considéré comme vulnérable, donc à protéger. Pour autant, qu'il se trouve dans la rue isolé, confronté aux difficultés de se repérer, soumis à des contrôles d'identité au faciès comme dans certaines institutions sociales et médico-sociales : la violence d'un racisme ordinaire guette... Aujourd'hui, être mineur isolé étranger c'est n'être à l'abri de rien.

L'ÉDUC POUSSE AUX TESTS OSSEUX

De nombreux témoignages, de récits d'expériences viennent ainsi troubler cette idée que le

travail social est étanche aux problèmes des discriminations, qu'il aide et accompagne sans distinction de sexe, d'origine, d'âge, etc. Solène ⁽³⁾, qui a fait des remplacements dans une maison d'enfants à caractère social (MECS), explique comment certains éducateurs amènent les mineurs à pratiquer un test osseux à l'hôpital pour espérer prouver scientifiquement qu'ils ont bien l'âge qu'ils disent avoir. Mais est-ce bien leur rôle ? Cette tâche incombe d'ordinaire à l'administration préfectorale ou aux forces de police. Qu'est-ce que cela induit dans la relation de confiance avec la personne accueillie ? Cette question de la suspicion de l'âge des jeunes semble assez récurrente. Ainsi, une éducatrice peut dire dans une réunion professionnelle à propos d'un jeune qui vient d'arriver qu'il a « la carte 12-25 », parce qu'elle pense qu'il a entre 12 et 25 ans. La formulation fait rire le reste de l'équipe, chef de service compris, et restera dans les pratiques pour désigner le « groupe 12-25 » qui rassemble les mineurs isolés étrangers de l'institution. Quand une collègue de l'équipe ose remettre en question ces propos discriminants, un autre éducateur lui répond qu'elle « *n'a pas d'humour* » et que de toute façon « *ils [les mineurs isolés] ne comprennent rien* », sous-entendu que ce n'est pas grave.

HUMOUR DOUTEUX

« L'humour » conduit parfois à tenir des discours d'une grande violence envers ces jeunes, véhiculant un certain nombre de stéréotypes : les mineurs isolés ont tous la même histoire, ils ne racontent pas la vérité, ils profitent du système. Mais par contre, « *il suffit de leur faire un bol de riz pour qu'ils soient contents* ». Alors... De tels propos, si intolérables qu'ils soient dans n'importe quel contexte, le sont d'autant plus dans la parole et les actes d'individus dont le métier est justement d'accompagner les personnes mises à la marge du système, rejetées des autres structures de la société.

Une autre petite histoire du quotidien vient illustrer ces difficultés dans le travail avec ces jeunes. Un jour, le téléphone sonne dans le bureau d'un service d'accueil d'urgence de la protection de l'enfance.

(1) Jean Arthuis a retiré l'arrêté le 23 août mais précise qu'il ferait obstacle à toute demande d'accueil de mineur isolé étranger.

(2) Document consultable sur le site internet InfoMIE www.infomie.net

(3) Les prénoms ont été changés afin de garantir l'anonymat des personnes et des sources, ainsi que certains détails permettant de reconnaître un lieu

C'est un dentiste qui appelle après avoir pratiqué des soins à un jeune. Il dit à l'éducateur : « *J'ai fait une radio de sa dentition, et je suis certain qu'il n'est pas mineur comme il le fait croire.* » Il n'appelait pas pour autre chose que cela. Le jeune n'avait pas de problème de santé dentaire. Il n'y a pas qu'au « foyer » que les mineurs isolés sont exposés aux soupçons et aux préjugés. L'école, les soins, les loisirs, partout ils rencontrent des obstacles, des barrières qui les empêchent de s'épanouir sereinement sur cette « terre d'accueil ».

LIEN ÉDUCATIF MIS À MAL

Ce sont mille petites choses, parfois invisibles ou inconscientes, qui sont mises à l'œuvre dans les pratiques éducatives et qui viennent comme autant de grains de sable freiner et briser la relation avec les mineurs isolés. L'achat d'un dictionnaire bilingue qui prend des semaines, des remarques sur les cultures, les religions, des brimades sur la nourriture. La question de la viande halal, par exemple, est dans certaines institutions à l'image du débat politique et médiatique. Il y a ainsi les jeunes qui ne peuvent pas manger de viande avec les autres, ceux qui ont « le droit » de se cuisiner de la viande à part, les plats spéciaux, et quoi qu'il en soit la différence est marquée, accentuée, stigmatisée. À un jeune qui demandait pendant un repas aux éducateurs présents s'ils pourraient acheter de la viande halal pendant les prochaines courses, l'un d'eux répondit qu'il mangerait « *la même chose que les autres* » quand il aura faim. Une telle ambiance ne laisse pas indifférent les autres jeunes accueillis, favorisant tantôt une alliance face à ces injustices, tantôt un rejet de l'autre.

Cela peut être aussi un chef de service éducatif qui, en pleine réunion, lâche qu'à partir de maintenant il va « *privilégier l'accueil de mineurs isolés étrangers pour la tranquillité de l'équipe, car ils bougent moins que les autres* ». Sous-entendu : ils sont moins en fugue et nécessitent une attention plus légère, un travail moins soutenu. Voilà comment, très rapidement, de la discrimination positive peut s'inscrire dans la vie institutionnelle.

RÉSISTER À LA BANALISATION DU RACISME

Comme souvent dans ce genre de processus de discrimination, la méconnaissance de l'autre est au cœur du système. Elle engendre la peur, le rejet, la défiance. Et dans ce contexte, tout le monde perd ses repères au profit d'un repli identitaire. Audrey l'explique tout simplement devant ses collègues : « *Je ne sais même pas pourquoi on doit travailler avec les mineurs isolés* », avant d'ajouter, « *Ils sont encombrants pour tout le monde* ». Et ce, tout le monde regarde ses chaussures, silencieusement. L'article 3-1 de la CIDE est bien loin. Comment imaginer l'accueil de ces jeunes dans ce sentiment d'incompréhension ?

Au mois de juillet, si la prise de position de M. Arthuis a soulevé l'indignation du gouvernement, elle a laissé une nouvelle fenêtre médiatique aux tenants des discours haineux et xénophobes. Le Front national de la

Mayenne s'est ainsi dit prêt à l'accueillir au sein de son parti ⁽⁴⁾. En déclarant à l'AFP que « *l'aide sociale à l'enfance est devenue l'un des points de passage de l'immigration clandestine* », M. Arthuis, d'une famille politique centriste, est directement entré dans le discours idéologique développé par l'extrême droite en amalgamant les concepts d'immigration clandestine et d'aide sociale d'un point de vue négatif. Si les associations de défense des sans-papiers et des demandeurs d'asile ont réagi à ses déclarations, la réponse et la position des travailleuses et des travailleurs sociaux du secteur sont restées sans écho médiatique par rapport à l'ampleur de la décision du président du conseil général de la Mayenne. Existente-elles, sous quelles formes ? Individuelles, collectives, syndicales ou politiques ? Car face à ce discours raciste qui s'institutionnalise, qui se banalise, et qui en vient à se pratiquer au quotidien, il est plus qu'important de s'exprimer et de trouver des moyens de résistances.

Dans ce climat délétère où la montée des extrêmes s'immisce en dehors et dans les institutions, le rôle du travail social n'est pas de le réguler, mais de détricoter ces pratiques pour recréer du lien social et de la solidarité. Car personne n'est à l'abri de rien.

Camille Nour

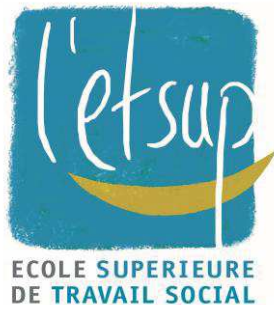
Définition

Délétère : (adjectif)

Sens 1 Toxique, dangereux pour la santé. *Synonyme* : néfaste

Sens 2 Nuisible, néfaste. Ex : Cette ambiance délétère n'arrange pas les choses. *Synonyme* : pernicieux

(4) *Ouest France* du 8 août 2013



8, villa du parc Montsouris
75014 PARIS
01 44 16 81 98

SELECTION EDUCATEUR SPECIALISE

Epreuve écrite du 26 janvier 2013

Consignes :

Après avoir lu attentivement cet article paru dans la revue L'école des parents, n°593, novembre-janvier 2011/2012, vous rédigerez en deux parties séparées :

- 1. une synthèse où vous exposerez les idées de l'auteur**
- 2. une discussion relative à un ou plusieurs points importants du texte en faisant valoir un positionnement personnel, argumenté au regard de vos connaissances et/ou expériences. (8 pages maximum/2 copies doubles)**

Durée : 3 heures

C'EST TON GENRE !

De la difficile articulation entre différences et égalité des sexes. Féminisme, théorie du genre, stéréotypes, construction de l'identité.

En grammaire, le masculin l'emporte sur le féminin. Dans la société aussi.

Pour lutter contre cette inégalité, dans le petit monde d'Egalia il n'y a ni « il » ni « elle » mais un « genre neutre », inventé pour l'occasion. Dans cette école maternelle qui accueille une trentaine d'enfants de 1 à 6 ans à Stockholm, les enfants s'appellent « ami », et tout stéréotype a été évacué. Point de Cendrillon ni de Blanche Neige, affreux « *ciment des stéréotypes* », chaque livre, chaque jouet, chaque couleur, chaque emplacement a été soigneusement pensé, trié, pour éviter toute influence malvenue et ouvrir à la tolérance : la dinette côtoie le jeu de construction; le couple de girafes homosexuel en mal d'enfant trouvera son salut dans un œuf de crocodile abandonné ; les petites filles n'ont pas à être jolies, gentilles et sages, les petits garçons n'ont pas forcément à être extravertis et forts. Là, tous ces futurs citoyens peuvent « être *qui ils veulent* », affirme l'un des enseignants. « *À Egalia, tout individu qui vient, infirmier(e), médecin, plombier (ère) est neutre, de façon à ce que les enfants puissent imaginer un homme ou une femme. Cela élargit leurs vues*, affirme Lotta Rajalin, la directrice. Les pédagogues « *de genre* » à l'œil acéré surveillent toute dérive pour aider le personnel à traquer dans le langage et les comportements tout ce qui serait susceptible de renforcer les vilains stéréotypes. Ici, les enfants doivent comprendre que leurs différences biologiques « *ne signifient pas que garçons et filles ont des capacités et des intérêts différents* ». Cela a trait à la démocratie, à l'égalité humaine, défendent les responsables. Enfin, l'école insiste sur la tolérance envers tous, homosexuels, bi, transgenres. Egalia, dans un pays pourtant hautement égalitaire, est vivement critiquée, pourtant la liste d'attente est longue. Certains spécialistes qualifient la démarche de « *folie du genre* ».

Dérive, excès, négation des corps sexués ou expérience de construction d'un être nouveau, hors genre, cette chasse aux stéréotypes serait pour les promoteurs d'Egalia l'aboutissement de la grande revendication de l'égalité des sexes, contre ce qui perdure depuis la nuit des temps, la domination

masculine. Pourtant, si cette interrogation apparaît déjà chez les philosophes grecs comme Platon¹, ce combat pour l'égalité n'est véritablement apparu en France et en Europe qu'au XVIIIe siècle, pour devenir politique et social depuis un siècle seulement.

« Inégalité, quand tu nous tiens »

Mais un siècle de féminisme n'a pas encore eu gain de cause. Même si elles peuvent voter (depuis seulement 1944 en France), ont conquis la maîtrise de leur corps, ne sont plus obligées de porter des jupes, les femmes se heurtent toujours dans le monde du travail au « plafond de verre » : elles n'investissent pas les carrières scientifiques ou techniques, plus rémunératrices, elles choisissent des domaines plus associés au féminin (soin, care, social), traditionnellement moins bien payés, et sont toujours peu présentes dans l'hémicycle ou les conseils d'administration. Dans le privé, à poste identique, leur rémunération est de 25 % inférieure à celle des hommes. Les filles ont de meilleurs résultats scolaires et le droit d'entrer à Polytechnique, mais elles se jugent encore, à note égales², moins bonnes que les garçons.

Pourtant l'école est mixte depuis les années 1970 et a inscrit l'égalité entre les sexes dans le code de l'éducation de 2005³. Elle prévoit des actions de prévention des comportements sexistes, certaines bibliothèques repèrent, pour mieux les critiquer, les stéréotypes dans les livres, et les établissements sont tenus dans le cadre des comités d'éducation à la santé et à la citoyenneté (CESC) de développer des actions de sensibilisation et de formation pour apprendre le respect de l'autre. Mais si la mixité permet aux garçons et aux filles de mieux se connaître et apprend à vivre ensemble, elle renforce aussi les stéréotypes filles-garçons, stéréotypes véhiculés par tout un chacun, enseignants en particulier, sans s'en rendre compte. Ainsi, les instituteurs donneraient davantage confiance aux garçons, qui se manifestent plus. Confiance en eux qu'on retrouvera plus tard et qui montre bien comment les attentes, les représentations, déterminent des comportements qui influent sur la construction des uns et des autres. Et conduisent à de réelles différences afin de se conformer aux modèles dominants.

¹ Socrate : « *Tu es d'accord qu'eues doivent participer à la garde (aussi bien en restant dans la cité qu'en allant à la guerre] et aller à la chasse comme chez tes chiens, et doivent de toute façon, autant qu'il est possible, prendre leur part de tout.* »

² Au brevet, leur taux de réussite est de 86 % contre 79 pour les garçons. Même elles forment La grande majorité des élèves de Segpa (sections d'enseignement général et professionnel adapté I ou des classes relais, Les garçons représentent les deux tiers de ceux, sur les 150000, qui sortent du système scolaire sans diplôme.

³ Une convention (2006-2011) interministérielle pour L'égalité entre les filles elles garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif a été signée.

Sexe biologique et genre culturel

Ainsi, la théorie du genre, apparue dans les années 1970 aux États-Unis — traduction approximative de *gender studies* — affirme que « *les attentes sociales à l'égard de l'enfant et de l'adulte sont normées, c'est-à-dire construites dans l'imaginaire collectif et l'individu en fonction du sexe. D'une certaine façon, le genre est cette attente collective qui préexiste au sexe et le façonne* », explique l'anthropologue Françoise Héritier. Si le sexe est biologique, le genre, lui, est culturel. La théorie du genre fit polémique l'automne dernier, car elle est apparue dans les manuels scolaires de SVT et suscita à ce titre une levée de boucliers de certains députés et de certains milieux qui la contestent comme vérité scientifique.

Plus récente, la théorie du queer⁴ va plus loin encore, dépasse les normes identifiées de sexe, féminin ou masculin, de genre et de sexualité, affirmant « *qu'il n'existe pas de genre clairement défini, mais des brouillages, des glissements ou des transferts repérables, qu'il s'agisse d'ambiguïtés organiques et génétiquement situées [question des trans] ou plus spécifiquement de perception intime du soi sexué, de ses comportements quotidiens, de ses orientations sexuelles* ». Ainsi, la construction de la différence entre masculin et féminin est-elle de tout ordre, génétique et organique certes, mais aussi psychologique, sociologique, politique et anthropologique. L'inégalité, pour sa part, n'est inscrite nulle part. Il existe des différences, certes, une asymétrie biologique dans la reproduction — les femmes mettent au monde, les hommes non —, mais elles ne portent pas avec elles les raisons d'être de cette inégalité.

Les approches entre l'ensemble des disciplines diffèrent, en particulier entre sociologues et psychanalystes. Car en fin de compte, s'il est possible de refuser un corps sexué, de glisser d'un genre à l'autre, dans une certaine labilité, comme dans un rêve, la question est de savoir quoi faire avec ces nouvelles identifications.

Dans la pensée psychanalytique, l'être humain est contraint de composer avec une différence des sexes réelle et, s'il a une part de choix, il ne dispose pas de la puissance nécessaire pour que le monde s'y conforme explique Françoise Héritier. « *Il faut faire avec* » serait ainsi l'adage des psychanalystes. Alors que ces personnes voudraient aller contre. D'où l'impression qu'ils ont d'être stigmatisés.

« *En psychanalyse, il n'y a pas de morale, il y a du sens* », rétorque le pédopsychiatre Jean Chambry. *Être homosexuel, femme dans un corps d'homme ou homme dans un corps de femme ne pose pas de problème en soi, nous sommes tous masculin et féminin, et la psychanalyse n'a rien à dire là-dessus en*

⁴ Terme anglais signifiant « Etrange », « peu commun ».

termes de normalité; qu'il n'y ait pas de discrimination est une évidence, mais la psychanalyse dit simplement qu'il est plus facile de se construire avec de l'interdit ». Or cette non-discrimination dans la confusion des genres ne doit pas signifier qu'il n'y ait pas d'interdit.

L'autre divergence vient de ce que, pour la psychanalyse, toute construction se fait en lien avec l'histoire de l'individu : les investissements et l'histoire des parents, la fratrie, une fragilité génétique, un événement particulier, quelque chose en tout cas qui est multifactoriel... elle n'est pas due au hasard. L'identité qu'on pense libre se construit dans la complexité du rapport de l'enfant à son environnement. Et un conflit entre sa perception de lui et son corps sexué peut devenir destructeur.

Quelle identité choisir ?

Or lorsque l'identité sexuée s'installe après la puberté, il n'y aura pas de retour en arrière possible.

« L'objectif du psychanalyste est simplement d'aider l'individu à ne pas être en conflit avec son corps. Car une telle situation touche profondément les fondamentaux identitaires. Que faire, poursuit Jean Chambry, avec un petit garçon qui affirme vouloir "être une fille" et refuse d'investir le masculin, quitte à être mis à l'écart à l'école et en souffrir. Faut-il l'aider à réinvestir du masculin, avec l'appui des parents qui réalisent que, pour eux, tout ce qui est lié au masculin est déprécié (les garçons, ça se bagarre, ça aime la compétition...) et permettre à l'enfant de ne plus être en conflit avec son identité masculine ou (comme le réclament certaines associations, en particulier anglo-saxonnes) le conforter dans sa part de féminité, l'inciter à l'exprimer et à la développer au prix d'un conflit avec son corps anatomique ? » Le débat est ouvert, les différences d'approches, le regard porté sur le genre, on le voit, sont déterminants.

Mais à trop penser l'égalité des sexes, les discours ambiants finissent pas gommer les différences. Et pourtant, comme par crainte d'être absorbé dans ce grand tout unisexe, jamais l'affichage des différences n'a été aussi fort. Les filles n'ont jamais été autant maquillées, n'ont jamais prêté une telle attention à leur apparence, se doivent d'être jolies et ce, dès le collège.. Les mères, anciennes féministes, ne comprennent pas. Et si certaines filles des cités camouflent leur féminité et se protègent dans une indifférenciation vestimentaire et comportementale qui colle aux normes des garçons, jogging, basket, capuche, ailleurs l'hypersexualisation des petites filles semble devenue la norme. Les lolitas s'affichent aux unes des magazines pour adultes, les marques, sans tabou, les traquent, décryptent leur comportement les séduisent avec des stars

préfabriquées, leur vendent des modèles préfabriqués, afin d'élargir leurs cibles. Les professionnels s'en émeuvent à tel point qu'une mission ministérielle vient d'être engagée sur le phénomène, pour formuler, en février, des recommandations afin de sensibiliser les parents et la communauté éducative.

Les fillettes n'ont plus peur du jeu de la séduction, « *s'inscrivent dans une rivalité avec leur mère et leur belles-mères, veulent séduire leur père, sans imaginer ce qu'elles peuvent provoquer* », explique Dominique Texier, pédopsychiatre *Elles affirment haut et fort leur féminité, la brandissent, ne laissant aucune place à cette énigme du féminin. Comment les garçons peuvent-ils réagir face à des filles si autoritaires, si phalliques ?* » Ils doivent les respecter, et se réfugient donc dans des stéréotypes exacerbés, parfois machistes.

Mais si les filles peuvent devenir garçons manqués, s'habiller comme eux et faire du foot, les garçons, eux, ne peuvent se « féminiser » sans déchoir, devenir femmelette ou poule mouillée. Les stéréotypes des cours de récré ont la vie dure.

Isabelle Magos

Rédactrice en chef de la revue L'école des parents

Identité de genre : l'expérience intime et personnelle de son genre, tel que vécu par chacun. Elle correspond le plus souvent au sexe de naissance mais parfois pas. Cette identité peut être brouillée, glisser d'un genre à l'autre, selon les moments.

Orientation sexuelle : Le fait de ressentir une profonde attirance affective et sexuelle envers des personnes : du sexe opposé (hétérosexuel), de même sexe (homosexuel) ou de plus d'un sexe (bisexuel ou multisexuel) et d'entretenir avec ces personnes des relations multiples.

Transgenre (transsexuel) : « Un trans » désigne une personne dont l'identité de genre ne correspond pas au genre assigné à la naissance. Certains éprouvent le besoin de mettre les deux en adéquation par un traitement ou une chirurgie. On parle alors de transgenre. Ils sont aussi bien hétéro, homo ou bi.